

D'ABORD, merci à tous, aux organisateurs de la réunion , et à vous tous qui êtes venus , fidèles lecteurs, amis futurs.

Je prends cette place à contre-cœur : je parle en effet parce que Jean Bollack n'est pas là.

D'une part il faut que je m'identifie à lui, que j'occupe pleinement sa place– dans la mesure où je le peux, d'autre part, pour que ma parole ait un sens, qu'elle vienne de quelque part, que j'adopte une position par rapport à lui, pour dire mon sentiment au sujet de ce livre —que j'aime – je le dis tout de suite – , il me faut trouver une distance.

Jean Bollack a choisi de partir de ce qu'il voyait autour de lui, de l'actualité et de ses lectures. Et en même temps d'atteindre un point de vue archimédique, le point de vue de Sirius. Il n'est pas anthropologue comme Vernant ou Vidal- Naquet, pas historien, pas latiniste, pas peintre ou psychanalyste , mais il peut parler en philologue de chacune de ces spécialités, les entendre et les analyser . Et même, grâce à la philologie, dépasser les limites du franco-français. Sans aucune violence ni amertume. Sa relation avec les autres était toujours très positive. Elle ne tendait pas vers un redressement justicier, mais vers un progrès. Il pratiquait la polémique, franche et dure, mais pour aller vers le mieux. Ce n'était pas un « râleur » , mais un battant.

J'ai assisté à la naissance et à la croissance. C'était d'abord un chantier, avec des matériaux en désordre, comme on en assemble pour construire une maison. Puis les pièces se regroupèrent d'elles-mêmes, le semblable avec le semblable, s'ouvrant comme autant de pistes, et se fermant sur un « à suivre », pour composer un Livre, une Somme inachevée, car cette somme, elle est foncièrement, paradoxalement, forcément, une somme inachevée, à l'image — je ne puis résister à la comparaison— de ces fragments des présocratiques à quoi il a consacré le plus clair de sa vie.

Je crois que ce travail ne le rapproche pas tant des sauts et des gambades de Montaigne, ni des notes préparatoires de Montesquieu, construisant lentement L'Esprit des Lois, que, dans sa modernité, il ne fait comprendre l'intérêt qu'il a eu pour Gide dans les dernières années de sa vie, pour sa recherche passionnée d'un « je » critique, acceptant la dislocation des genres – c'est un livre qui brave les genres : il y a des portraits, des récits, des études, une autobiographie — tout en s'inscrivant obstinément et simultanément dans une tradition classique jamais répudiée.

Le « Refus d'une tradition » est le titre d'une de ses Préfaces – à un livre sur Epicure, un titre entre parenthèses très soixante-huitard. La formule est emblématique de la modernité qu'il recherche, une brisure qui n'a de sens que si les deux termes, la tradition et la

rupture sont posés. Jean Bollack a travaillé dans un monde chaviré, et il s'est aventuré dans ses failles

Un mot maintenant de ce qui le passionnait :

- La Grèce d'abord, ses cosmologies, qu'il a démontées ou reconstruites. Il l'a désacralisée, combattant l'irruption massive de l'irrationnel, qui emportait le monde (dans les études classiques, toujours retardataires, le livre qui fait date, *The Greeks and the Irrational* de E.R. Dodds, « regious professor » de grec à Oxford est de 1951), et le menace toujours. La cosmologie grecque, il se l'est en quelque sorte appropriée. Il a fait sa Bible de ses genèses ingénieuses, il en a fait sa *Genèse*, une genèse nouvelle.

—

Ensuite, en Grèce, les grands poètes philosophes de l'âge archaïque, Parménide et Empédocle, mais aussi les adages en prose d'Héraclite, mais aussi Sappho et Pindare, et, avant tout Homère. De ces grands hommes, vous trouverez dans ce livre des échantillons, des passages singuliers, commentés ou éclaircis. Homère est le plus longuement traité. *L'Odyssée* est racontée par larges tranches, allégorisée, comme il se doit, autour d'un homme, Ulysse, qui en est le héros. La stratégie qui consiste à pointer les passages essentiels et la structure en abîme n'est pas anodine. Elle suppose une thèse. *L'Odyssée* est un livre, ce n'est pas un patchwork de récits mythiques ou de performances détachées.

Ce qui passionnait Jean Bollack, c'était évidemment la méthode. Il citait le mot de son maître Von der Mühl : « lorsqu'on me parle de méthode, je tire mes pistolets » . Ce n'était pas son cas. Il s'est intensément occupé – ce livre en porte témoignage – de la procédure, du métier, des techniques du déchiffrement. Non seulement des chemins de la lecture , qu'il entend comme une compréhension, mais pour la recherche des choix individuels, pour aller à la rencontre des hommes, des auteurs, s'éloignant sur ce point de Michel Foucault, pour qui il n'y a pas d'auteurs (ce qui en un sens peut se soutenir aussi, mais seulement dans certaines limites). Ce qui l'intéressait, lui , c'était la décision, l'écart d'une déviation, l'anomalie.

Il y a deux aspects, deux éclairages du mot sens. Chez Foucault, l'auteur récusé, c'est le « je », étant donné ses stratifications, ses replis profonds, soumis au rapport de forces qui domine dans la société. Ou bien l'autorité du sens relève de l'auteur. Le mot fait apparaître un vouloir dire. En latin « quid uis » signifie « que veux-tu » ou « que veux-tu dire ? Vers quoi tend ton propos ? » Est ce qu'on ne confond pas souvent l'auteur et le texte pour les affaiblir tous deux ? Qui parle ? Ce n'est pas le texte, il ne parle pas. Il n'y a pas de vérité du texte. Ce n'est pas non plus l'inspiration divine ou le délire bachique. Un vouloir dire se découvre, une « intentio » (le mot est de Benjamin repris par Szondi) , c'est à dire pas une « intention », mais une visée, une tension de l'arc – et de

l'art— qui cible, et peut s'exprimer dans un idiome, une langue propre, lovée dans la langue .

« L'objet de la philologie est toujours un sens », écrit Jean Bollack, p. 705, X931, « mais il s'agit bien de quelque chose que l'auteur a voulu dire avec les moyens du langage. Aucun auteur n'a jamais voulu dire le sens . Il a donné un sens à une chose. Ce n'est donc pas seulement un sens que le philologue parvient à dégager, mais une différence l'image propre et distinctive d'une chose par ailleurs connue, qui résulte d'un maniement particulier de la langue » (fin de citation).

L'auteur, dans *Héraclite ou la séparation*, un livre écrit en collaboration avec Heinz Wismann, c'est celui qui se sépare, qui se fait critique , réfléchissant sur ce qu'il fait et performe, autoréflexif.

La philologie se doit aussi de l'être. D'où l'intérêt porté à l'histoire de la science, aux grandes figures du métier , Jacob Bernays, oncle de la femme de Freud, l'égal de Scaliger dans l'Allemagne du 19ème siècle, ou Wilamowitz, contemporain et adversaire de Nietzsche .

Chose plus surprenante, Jean Bollack a beaucoup travaillé sur Paul Celan. Non qu'il fût son ami – il l'était aussi — mais parce qu'il s'était aperçu que, dans sa langue, dans ses déterminations historiques, cette poésie dite obscure se laissait déchiffrer par les outils qu'il avait appris à manier. La philologie apportait à la

poésie ce gain et ces lumières. Il y a eu un retour. Celan, Michaux, Du Bouchet, Dupin, Frénaud, Oster ont reconnu leur ami. Avant eux, Saint John Perse, bon connaisseur de la philosophie des présocratiques, inscrivait sur son exemplaire de *l'Empédocle* de Jean Bollack, richement glosé, et conservé à la Bibliothèque d'Aix : « Ceci est un maître-livre ».

Je termine sur un plan plus social : le judaïsme . Jean Bollack n'était pas ce qu'on appelle un juif « assimilé ». Il fuyait l'assimilation, puisqu'il se cherchait lui-même. En même temps il était parfaitement intégré dans la société où il vivait. Intégré où ? Intégré dans la brisure et dans la résistance. Il était chez lui dans une France idéale. Telle qu'il voulait qu'elle fût. A l'époque, dans le cercle d' Albert Béguin, à Bâle, on parlait beaucoup de résistance , et beaucoup aussi de France mystique .

A Paris en 1945 , à son retour en France, il y avait beaucoup de juifs masqués. De toute façon la laïcité imposait la pudeur. C'était l'époque où l'on n' osait pas le mot « juif » que l'on euphémisait par « israélite ». En Alsace la laïcité, ça n'existait pas. On pouvait n'être ni honteux, ni fier, quand on était juif. Puis, sous l'influence américaine, l'appartenance se déclara même en France : on était femme, on était juif, on était noir. Certains ont changé de posture, se sont affirmés comme tels.

Pour le judaïsme, comme pour la Grèce, Jean Bollack a promu la désacralisation. « Les conditions dans lesquelles l'horreur s'est déchaînée (politiques, sociales) jouent un rôle plus important que la malédiction qui aurait plus particulièrement ou théologiquement frappé les juifs », *Au jour le jour*, p. 504, X2120.

Mais je n'épuiserai pas tous les sujets : il y a la théologie chrétienne, le pape Ratzinger, l'Université , les réformes qui s'y imposent, il y a le théâtre avec des analyses de pièces antiques ou modernes, et des portraits de metteurs en scène contemporains, et surtout il y a la poésie : des explications nouvelles et pénétrantes de Baudelaire, le plus grand , de Mallarmé, de Rilke, d'Hésiode, ou encore d'Héraclite.